

Les contingences d'une carrière¹

José Luis MORENO PESTAÑA
Université de Cadix

Dans son ouvrage déjà classique, Howard Becker² assurait que quiconque étudiait les déviations devait choisir entre deux modèles. D'un côté, celui dont la technique privilégiée est l'analyse statistique multivariée, qui tente de prédire quel facteur ou ensemble de facteurs a la plus grande influence sur le comportement. Ce type d'analyse repose sur une théorie : tous les facteurs de la déviance agissent en même temps. De ce fait, le chercheur travaille sur une photographie du phénomène à un moment donné, mais il ne se donne pas les moyens de comprendre comment il se produit. De l'autre, celui qui privilégie l'analyse séquentielle. La sociologie, dit Becker, exige une explication du processus et seuls les modèles séquentiels peuvent la fournir : en effet, toutes les causes qui sont en jeu dans un phénomène n'agissent pas en même temps. Il y a des phases et chacune d'entre elles modifie la position des acteurs et leur perception de la réalité. Le déviant, comme le normal, est un être situé dans le temps. Pour faire certains choix il a dû modifier sa position de départ : l'ensemble des possibilités qui s'ouvre au moment t2 n'était pas disponible en t1. Chaque phase exige le secours de la phase antérieure et traverser l'une ne signifie pas forcément arriver à l'autre. Les déviations s'étudient comme les carrières professionnelles : enchaînements d'étapes qui transportent l'acteur vers des lieux sociaux différents en modifiant en même temps leur état subjectif, leurs intérêts, leurs perspectives, leurs opportunités. À chaque étape, l'acteur peut abandonner cette carrière. On peut songer à un escalier que l'on gravit : après une marche, la suivante ; mais on peut toujours rester là et ne pas continuer. Toutes les carrières ne se terminent pas de la même façon : ni celles des avocats, ni celles des voleurs, ni celles des politiciens, ni celles des schizophrènes. Le modèle séquentiel, conçu comme un escalier, présente des avantages évidents lorsqu'il s'agit d'étudier les

¹ Ce texte est la traduction française de l'introduction de mon livre *Moral corporal, trastornos alimentarios y clase social*, Madrid, CIS, 2010.

² Howard S. Becker, *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*, Métailié, 1985, p. 45-47.

maladies mentales. Compte tenu de l'image ordinaire de la maladie comme espèce naturelle, dont le parcours est prévisible, un symptôme conduisant au suivant, on a tendance à les concevoir socialement selon le modèle du toboggan : dès qu'on a fait le premier pas, on est lancé, et rien ne peut plus nous arrêter.

La notion de carrière, importée de la sociologie des professions, permet de distinguer des moments dans le cours d'une vie³. Ce qui m'intéresse dans ce modèle, c'est la question du passage d'une position à une autre, bref la contingence d'une carrière. Ce concept avait été utilisé par Goffman pour différencier ceux qui commettent un acte déviant sans sanction institutionnelle de ceux qui sont sanctionnés. Il explique que les contingences dépendent de la complexité de chaque conjoncture singulière, dans laquelle se rencontre toujours un ensemble complexe de causes qui ne se laissent pas réduire à un catalogue. Comme le disait Aristote, il n'y a pas de science du particulier et aucune forme conceptuelle ne peut saisir une matière toujours rétive à endosser la camisole de tel ou tel concept⁴. De fait, la meilleure liste pourrait toujours se référer à des conjonctures distinctes. Les facteurs en jeu n'apparaissent pas dans le même ordre temporel et certains d'entre eux ne sont pas connectés entre eux : les résultantes produisent des cas de figure distincts. De nombreuses raisons font que des sujets, commettant les mêmes actes, seront ou ne seront pas déclarés malades mentaux. Il y a autant de malades, disait Goffman, hors de l'hôpital qu'en son sein. Ce qui détermine qu'ils y entrent, ce sont les contingences de la vie. On peut donner des exemples de telles contingences, mais on ne peut pas en dresser une liste définitive, ni non plus déterminer selon quelles figures spécifiques elles conduisent à une admission en hôpital. Les exemples ne manquent pas et, même s'ils se ressemblent, on ne peut pas décrire les conditions nécessaires et suffisantes de leur apparition. On peut dire en somme ce qui se produit lorsque les gens entrent à l'hôpital, mais non ce qui les fait entrer.

Le problème est tout simplement celui de la séquence : elle a lieu, certes, mais pourquoi pas à chaque fois ? Pourquoi le trajet s'arrête-t-il, pourquoi ne continue-t-il pas ? La première solution adoptée par Becker consiste à laisser en suspens ces causes « précipitantes » et à ne pas se prononcer sur elles⁵. Les individus, tels que les construit cette perspective, doivent être éliminés en tant qu'objectif analytique. On les remplace par un ensemble d'activités qui, elles, peuvent se développer dès qu'on a appris l'activité antérieure qui le permet. La carrière déviante est comme un cursus scolaire ou l'apprentissage d'un métier. D'abord on fait une chose, puis on passe à la suivante. La vision séquentielle de la déviance – Bourdieu⁶ le percevait avec finesse – contient

³ Muriel Darmon, *Devenir anorexique. Une approche sociologique*, La Découverte, coll. Textes à l'appui, 2003, p. 84-86.

⁴ Pierre Aubenque, *La prudence chez Aristote*, Presses Universitaires de France, 1963, p. 101-102.

⁵ Howard Becker, *Outsiders*, op. cit., p. 47.

⁶ Pierre Bourdieu, *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*, Le Seuil, 1994, p. 81-82.

aussi sa philosophie implicite : celle de la vie comme développement progressif depuis une origine jusqu'à un but final. Tous ne vont pas atteindre le but, certains seront plus lambins ou plus vagues et s'arrêteront à une phase antérieure du vice ou de la vertu, de la raison ou de la folie.

En réalité, la carrière en tant qu'outil analytique et la mise entre parenthèses de l'étude des contingences, deviennent scientifiquement convaincantes par le biais d'un mécanisme explicatif. Avant de commencer, tout le monde est susceptible de faire le premier pas, aucune variable de personnalité ou de contexte ne permet de prévoir si l'on fera tel pas ou tel autre. Mais une fois qu'on entre dans l'institution (que ce soit un hôpital, ou une communauté déviante), celle-ci agit en modelant les expériences de manière homogène. Dans le cas spécifique de la maladie mentale, l'institution marque la téléologie des phases de la carrière. La clef réside dans l'hôpital — c'est-à-dire le *Saint Elisabeth's Hospital* de la fin des années 50 où Goffman fit son travail de terrain⁷ — qui soumettait l'individu à un groupe d'appartenance unique. À partir de là, il fonctionne de manière totalitaire, c'est-à-dire qu'il le convertit en un exemplaire répétable d'un même type, résultat d'une socialisation complète, semblable à celle qu'une personne peut éprouver dans un couvent cloître⁸. Pour ce qui est de la déviance en général, une fois qu'on se saisit d'un individu, un mécanisme infernal commence : dès lors qu'on le cataloguait comme anormal sur « une scène », on commençait à le considérer comme anormal dans tous les environnements. Il lui devenait donc plus difficile de participer à des activités normales : le monde confirme ainsi sa tendance à le voir comme le produit d'un processus dégénératif global. La prophétie se réalise elle-même : les déviants ne peuvent mener une activité normale dans aucun aspect de leur vie et ils se transforment en déviants intégraux. Ainsi un dispositif théorique double se cache dans les contingences de la carrière : d'une part, il peut se produire toutes sortes de choses pour entrer dans une carrière et, d'autre part, la « contingence » se réduit peu à peu dans le passage d'une phase à la suivante. En effet, la contingence intervient surtout avant de franchir un certain seuil : une fois qu'on entre, les mécanismes totalitaires de l'institution ou la tendance à l'attribution tacite de la faute à tout dissident, combinée avec l'insertion dans la communauté déviante, tendent à homogénéiser l'impulsion stigmatisée. La déviance complète devient de plus en plus facile quand on avance d'une phase à la suivante.

⁷ Roger Peel, Paul V. Luisada, Mary Jo Lucas, Diane Rudissel et Deborah Taylor, « Asylums revisited », *American journal of psychiatry*, Vol. 134, n° 10, 1977, p. 1077-1081.

⁸ Robert Castel, « Présentation », in Erving Goffman, *Asiles. Étude sur la condition sociale des malades mentaux*, Minuit, coll. Le sens commun, 1968, p. 29.

Aléas et irrationalisme

Ce type de construction théorique a une vertu et un défaut ; accepter l'une suppose aussi que l'on s'affronte à l'autre. D'une part, face aux visions synchroniques de la déviance et face à la présupposition « métonymique »⁹, qui soupçonne derrière un trait de déviance tous les autres traits de cette déviance, elle revendique l'existence d'un processus et d'une trame. Et que ce processus ne fonctionne pas comme un mécanisme stable et prévisible, comme une infection qui enchaînerait ses phases de manière inéluctable, sauf contrôle préalable de l'organisme à travers des vaccins ou résistance inattendue de cet organisme. Non, les carrières connaissent des phases et permettent des entrées et des sorties. Pour le dire autrement, il n'y a pas deux maladies mentales identiques et celui qui veut les comprendre doit se référer à des conjonctures précises qui ne sont compréhensibles que par le biais de descriptions déictiques¹⁰. Mais, et c'est là le coût théorique de cette vertu, l'idée de contingence peut constituer un refuge commode pour l'ignorance et, bien sûr, pour la paresse dans la recherche (« ce sont des choses qu'on ne peut pas préciser tout à fait, donc à quoi bon les analyser »), ou pour les hypothèses les plus extravagantes. Ces tendances, irrationalisme, paresse et arbitraire intellectuel sont clairement liées entre elles, comme le disait Spinoza. Son problème était semblable au nôtre. La question de savoir s'il y avait des fins dans la nature, si les choses se produisaient pour réaliser la fin de Dieu : la volonté libre du Très-Haut. Une manière de signaler la main de Dieu était de demander sans relâche quelle était la cause d'une chose. Soit un homme qui meurt parce qu'une pierre lui est tombée dessus. Si la pierre « n'est pas tombée à cette fin par la volonté de Dieu, comment tant de circonstances (souvent, en effet, il faut un grand concours de circonstances simultanées) ont-elles pu concourir par hasard ? Vous répondrez peut-être que c'est arrivé parce que le vent soufflait et que l'homme passait par là. Mais ils insisteront : pourquoi le vent soufflait-il à ce moment-là ? Pourquoi l'homme passait-il par là à ce même moment ? Si vous répondez de nouveau que le vent s'est levé parce que la veille, par un temps encore calme, la mer avait commencé à s'agiter et que l'homme avait été invité par un ami, ils insisteront de nouveau car ils ne sont jamais à court de questions : pourquoi donc la mer était-elle agitée ? Pourquoi l'homme a-t-il été invité à ce moment-là ? Et ils ne cesseront ainsi de vous interroger sur les causes des causes, jusqu'à ce que vous vous soyez réfugié dans la volonté de Dieu, cet asile de l'ignorance »¹¹. Si nous remplaçons l'interlocuteur de Spinoza par un psychiatre objectiviste et la conversation par la question des troubles alimentaires, l'asile de l'ignorance n'est autre que les « causes génétiques »

⁹ Gérard Mauger, *Les bandes, le milieu et la bohème populaire. Études de sociologie de la déviance des jeunes des classes populaires (1975-2005)*, Belin, 2006, p. 68-69.

¹⁰ Jean-Claude Passeron et Jacques Revel (dir.), *Penser par cas. Raisonner à partir de singularités*, Éditions de l'EHESS, coll. Enquête, 2005, p. 11.

¹¹ Baruch Spinoza, *L'Éthique*, Gallimard, coll. Folio, 2003 (1677), p. 108.

dont on ne sait préciser, ni quand, ni comment elles agissent. Si l'interlocuteur est un anthropologue postmoderne, il se contentera, pour expliquer la maladie mentale, du pouvoir et de l'étiquetage. Dans les deux cas, l'intention de « comprendre en savant (*ut doctus*) les choses naturelles, au lieu de s'en étonner comme un sot »¹² devient impossible. Pour qui se préoccupe de préciser les contingences, de fouiller dans leurs particularités, les comprendre comme ineffables est insatisfaisant¹³. Reste l'idée des entrées et sorties de la carrière ou, ce qui revient au même, la vision de la carrière comme ascension d'un escalier et non comme descente précipitée dans un toboggan.

Une dynamique qui requiert une narration

Becker¹⁴ fournit d'autres modèles d'explication beaucoup plus intéressants. Dans son livre sur les « trucs » du travail sociologique, le problème du hasard se pose comme un aiguillon de la recherche, non comme un raccourci facile pour hausser les épaules. Pour comprendre une réalité, la folie par exemple, nous jouons avec l'idée de l'« hypothèse zéro ». Construisons une hypothèse que nous considérerons comme fausse : par exemple, quiconque, par hasard, peut devenir fou. Nous prouverons qu'il n'en est pas ainsi, que seuls certains le deviennent et nous aurons la confirmation qu'il doit se passer quelque chose que nous ne connaissons pas. Disons, en l'adaptant à mon problème, qu'entre deux faits n'existe aucune relation. Il y a beaucoup de gens qui ont des troubles alimentaires et des caractéristiques très distinctes, donc ce doit être le hasard (ou le pouvoir omniscient, ou le gène anorexique) qui les a sélectionnés. Mais, si nous nous concentrons sur ce que font les personnes qui ont des troubles alimentaires, nous voyons qu'elles agissent comme les autres, mais avec des traits spécifiques et que ces traits spécifiques peuvent être liés à certaines conditions sociales. La tâche scientifique consiste à rechercher ces traits, à trouver la différence spécifique. Celle-ci ne peut être reconstruite que si nous reconstruisons l'ensemble des possibilités disponibles pour les individus qui, dans le cas qui m'occupe, entreprendraient une pratique intensive d'autocontrôle corporel. Par exemple, de nombreux jeunes se lancent dans une restriction corporelle intense. Mais, s'ils se trouvent dans des familles d'origine modeste, ils sont confrontés à une trame très complexe de possibilités qui contrecarreront leur autocontrôle. Seuls ceux qui triomphent de ces possibilités demeurent « sélectionnés » pour les troubles alimentaires.

L'hypothèse zéro connaît, outre son acception « probabiliste », que je viens d'exposer, une autre acception, « herméneutique » (ces termes sont de

¹² *Ibid.*, p. 109.

¹³ Muriel Darmon, *Devenir anorexique. Une approche sociologique*, op. cit., p. 90.

¹⁴ Howard S. Becker, *Les ficelles du métier. Comment conduire sa recherche en sciences sociales*, La Découverte, 2002, p. 57.

moi, non d'Howard Becker). Cette deuxième acception consiste à supposer que les comportements n'ont aucun sens, que ce sont des lubies ou des excentricités et que, pour les expliquer, il suffit de recourir au gène (qui est le véritable fou) ou à l'étiquetage (qui est ce qui véritablement fabrique des fous). Quand nous étudions les comportements dans leur contexte spécifique, dit Becker, nous nous rendons compte qu'ils étaient tout à fait sensés au départ. Qu'est-ce qui a amené les patients à les analyser ? Quel contexte permettait que cela semble initialement une bonne décision ? Le chercheur ne peut se limiter à décrire des activités : il doit les enchâsser dans des systèmes de normes familiales, dans celles du groupe des pairs, dans les cultures de travail, dans des modèles du marché matrimonial et sexuel. C'est la seule manière de reconquérir les contingences de l'inintelligible et de les insérer dans une histoire acceptable. Nul ne peut les séparer du récit d'ensemble, des diverses pièces qui donnent sens à la narration¹⁵.

En quoi consiste une narration ? Si l'on répond qu'elle consiste à chercher les causes de ce qui s'est produit, se plaint Becker non sans raison, on utilise des mots qui sont trop marqués par le déterminisme. Pour comprendre comment se construisent les réseaux sociaux, nous devons rompre avec une division catégorique entre hasard et nécessité et avec une conception de l'action basée sur un choix clair. À tout moment temporel, nous occupons une position sociale et nous disposons de certaines possibilités, qui ne sont pas toutes les mêmes. Par exemple, quelqu'un peut désirer suivre un régime : c'est plus facile si sa mère en suit un, si, dans sa maison, il y a assez d'argent pour permettre une alimentation individualisée, si son père et sa mère n'adhèrent pas à une culture du travail physique dans laquelle la peur de manquer de force est centrale, si l'on peut maigrir sans que cela se remarque parce que tout le monde fait le régime. Il est possible ensuite que l'on s'y habitue ; si l'on est jeune ou si l'on vit entouré d'un milieu très sensible aux normes médicales, il est possible que l'on vous dise que vous êtes anorexique, il peut se faire que vous en teniez compte ou que vous les ignoriez, il peut se faire que vous maigrissiez beaucoup et que vous ayiez des évanouissements, mais que vous soyez épris de votre allure parce que vous avez commencé à éprouver des choses que vous n'éprouviez pas auparavant, parce que les gens vous félicitent... Chaque moment conduit à un autre moment : parfois l'agent pense ce qu'il fait, parfois il le fait rapidement, comme sous l'effet d'une tendance. Becker¹⁶ insiste sur le fait que les choses s'ordonnent dans le temps et qu'à chaque phase, il y a un point absolument imprévisible, une conjonction toujours singulière, qui ne permet pas de dire si l'on poursuivra ou non un engagement donné. Des variations imperceptibles altèrent les conditions initiales des événements, comme l'enseignait Poincaré¹⁷. Mais il est vrai qu'en un certain point, il y a plus de possibilités

¹⁵ Jean-Claude Passeron et Jacques Revel, *Penser par cas. Raisonner à partir de singularités*, op. cit., p. 25.

¹⁶ Howard S. Becker, *Les ficelles du métier*, op. cit., p. 67-70.

¹⁷ Cité in Paul Veyne, *Comment on écrit l'histoire*, Le Seuil, 1978, p. 244.

de continuer qu'en tel autre point : les objectifs sont plus proches, les *habitus* se sont rigidifiés, la situation a changé (sur le marché sexuel, sur celui du travail, dans notre sensation). « Le trajet — conclut Becker dans le sillage de Von Wrigth — qui mène à un événement donné peut donc être vu comme une succession d'événements ainsi contingents les uns des autres. On pourrait se le représenter comme une arborescence dans laquelle, au lieu que la probabilité d'arriver à un point final ne diminue à mesure que l'on s'éloigne du point de départ, la probabilité d'atteindre le point X irait croissant à mesure qu'on s'en approche »¹⁸. L'histoire de la contingence se transforme en une composition de trois dimensions : les conditions matérielles des personnes, leurs objectifs vitaux, influencés par elles mais qui en même temps les modifient (ce n'est pas la même chose de croire que la corpulence est un fait de nature que de croire qu'il nous appartient de la modeler) et aussi l'intervention du hasard. Comme le conclut avec humour Paul Veyne¹⁹, celui qui explique les choses par une cause unique ne fait pas de la physique, mais de la « pataphysique » surréaliste : pure génétique des troubles alimentaires, ou sciences sociales postmodernes.

Les présupposés téléologiques de la carrière

Mais il faut revenir au problème posé par Bourdieu : quelle est cette fin ? Y en a-t-il une ou plusieurs ? La communauté des déviants vous attend-elle toujours ? L'hôpital ? La thérapie de substitution ? La mort ou la maladie organique ? Sans aucun doute, il s'agit d'un problème empirique. Mon travail de terrain dans une association de parents me mettait en bonne position pour comprendre la réalité extra-institutionnelle de la maladie mentale, mais non pour comprendre la réalité institutionnelle, sauf pour la façon dont les conflits institutionnels affectaient la mobilisation des profanes. Dans la première approche que Goffman fit de la maladie mentale, le fou échouait à l'asile²⁰. Mais le sociologue d'origine canadienne était un scientifique, non un pataphysicien. Quand il a écrit à nouveau sur la maladie mentale, des années après la publication d'*Asylums*, la conjoncture avait changé. Les droits des malades mentaux étaient de mieux en mieux respectés et les conditions pour les interner plus strictes. Le système de santé avait changé de stratégie et l'hôpital n'attendait plus nécessairement les sujets : on les internait moins et on avait tendance à faire en sorte qu'ils restent dans leur environnement propre. Il n'y avait plus une carrière morale unique et prévisible pour le malade mental, mais plusieurs : les contextes étaient variables. Hors de

¹⁸ Howard S. Becker, *Les ficelles du métier*, op. cit., p. 70-71.

¹⁹ Paul Veyne, *Comment on écrit l'histoire*, op. cit., p. 135.

²⁰ Je n'entre pas ici dans la question de savoir si la description de Goffman était correcte. Pour une critique, voir Miriam Siegler et Humphry Osmond, « Goffman's Model of Mental Illness », *British Journal of Psychiatry*, Vol. 119, 1971, p. 419-424.

l'hôpital et de la fêrle de la socialisation dans un groupe unique, il n'y avait pas de lieux de socialisation extrême, les personnes évoluaient dans l'espace d'interactions multiples, avec des groupes de référence variés, dans le contexte qui constitue la trame normale des citoyens avec leurs droits et leurs réseaux multiples. L'explication en termes de carrières devient donc plus complexe. On doit distinguer de multiples points d'arrivée, des lieux divers où le processus s'arrête : des fins de carrière de plus en plus complexes. Dans ces conditions, la téléologie implicite dans la philosophie de la carrière perd son attraction. Les conditions institutionnelles qui la rendaient possible ont disparu. De fait, Goffman a cessé d'utiliser ce concept et il ne s'en est pas plaint. Les concepts aident à donner une certaine tournure à l'élaboration des réalités analysées. Mais les concepts ne peuvent pas être appliqués de manière machinale à toutes les réalités, indépendamment du degré où les réalités permettent à ces concepts d'élucider quelque chose²¹. Goffman s'est mis à analyser la folie par le biais de dialectiques locales, dans lesquelles on attribue des rôles aux personnes et où des ravages se produisent quand quelqu'un les viole. Il y a de multiples trajectoires possibles d'un sujet qui viole les *habitus* d'une communauté, son tissu intime, qui permet que la vie se déploie sans altérations permanentes. Cette situation, que décrit Goffman, est encore celle que nous connaissons aujourd'hui. La question n'est pas de savoir si l'on adopte ou non sa théorie, parce qu'un travail scientifique n'est pas un rituel de fraternité entre ceux qui célèbrent un génie de la pensée : il s'agit de le rendre opératoire pour élaborer mes données.

La construction d'un modèle contextuel de la maladie mentale, où la référence à l'hospitalisation cesse d'être l'axe ordonnateur, soulève un problème important. En choisissant d'étudier la maladie en contexte, avec différentes relations, parfois très ténues, avec le système thérapeutique, on prétend recueillir aussi bien les notions profanes que les notions professionnelles sur la folie. On suppose par ailleurs que ces dernières, loin d'être un simple échafaudage conceptuel, sans autre fondement que leur pouvoir de transformer des problèmes quotidiens en protocoles cliniques, constituent une des réponses légitimes à l'expérience quotidienne du trouble alimentaire, mais pas la seule. J'argumenterai mon propre changement à ce sujet, qui s'est produit au cours de la recherche, effet du contact avec des gens qui m'ont parlé de ce qui paraissait être un trouble alimentaire, sans que le système thérapeutique leur ait imposé une étiquette quelconque. Comment expliquer qu'il y ait des actes déviants secrets, sans que personne ne les signale comme tels ? Certes, on ne répondra pas avec l'argutie simple et théoriquement autosatisfaite que cela se produit parce que les sujets qui se considèrent comme déviants sont déjà colonisés par la perspective thérapeutique sur leur vie. Pour qu'un principe de classification puisse être appliqué à une réalité, il ne suffit pas de prendre en compte l'autorité de l'émetteur du discours ou le prestige du discours en soi, mais aussi qu'il soit

²¹ Jean-Claude Passeron, *Le raisonnement sociologique. Un espace non poppérien de l'argumentation*, Albin Michel, 2006, p. 102.

adapté à l'objectivité du groupe qu'il vise. Les propriétés qu'un discours attribue ne s'imposent, d'abord à lui-même ou aux intéressés, que lorsqu'il décrit avec un haut degré de pertinence la réalité d'un groupe ou d'un individu²².

J'ai ainsi préfiguré peu à peu et non sans difficultés, un dispositif propre pour savoir quelles étaient les dimensions de l'expérience que j'étudiais. Une fois que je renonçais à reproduire les classifications psychiatriques, je courais le risque de reproduire deux positions. D'une part, celle des groupes qui tiennent un discours « inflationniste » sur l'anorexie et la boulimie : celles-ci existent partout, mais il se trouve qu'elles ne sont pas traitées convenablement. D'autre part, les classifications profanes qui tendent à voir des déviations dans toute distinction ou supposent des déviations là où il n'y a que des actes de rehaussement de l'identité propre : ainsi les « anorexies » déclarées dans les milieux artistiques.

La seule solution possible consiste à établir un ensemble de propriétés de ce qui sera appelé « trouble alimentaire » dans ma recherche²³. Je ne prétends pas par là construire un nouveau prototype clinique, mais délimiter un ensemble et une séquence d'activités qui identifient un ensemble de personnes, que celles-ci soient ou non classifiées par une institution. D'abord, selon leur propre point de vue : les personnes qui m'ont raconté leur histoire sans avoir reçu le moindre diagnostic sentaient que « quelque chose » leur arrivait. Ensuite, dans ma propre élaboration du problème : je propose une description temporalisée d'une expérience. Celle-ci rassemble les principes qui regroupent toutes les personnes que j'ai étudiées. Ces principes se compliquent par le contact avec le système thérapeutique et donnent lieu à de nouvelles séquences.

Temps et dispositions : commencements et sorties

Dans mon travail de terrain, même les personnes qui présentaient les problèmes les plus graves et les plus durables en matière de troubles alimentaires ne se retrouvaient pas toujours à l'hôpital. L'hôpital n'est pas le point final d'une carrière : le système de santé a changé et le menu thérapeutique aussi. Il n'est plus aujourd'hui dominé par une profession, la psychiatrie, et il y a un champ de compétition auquel les gens ont recours sans problème : dans certaines fractions des classes moyennes et dominantes, tout ceci est complètement banalisé. La culture « psy », comme l'ont bien vu les « anglo-foucaaldiens » (et plus spécialement Nikolas Rose), ne touche pas seulement ceux qui se considèrent comme malades mais aussi tous ceux qui souhaitent être, comme le dit la vulgate néolibérale, responsables d'eux-

²² Pierre Bourdieu, *Langage et pouvoir symbolique*, Le Seuil, 2001, p. 286.

²³ Voir le problème de délimitation de l'objet de la recherche in Gérard Mauger, *Les bandes, le milieu et la bohème populaire*, op. cit., p. 67-69.

mêmes²⁴. Les processus de construction de subjectivité de la culture thérapeutique sont plus complexes et divers.

Dans ce cadre, il reste peu d'espace pour parler d'une téléologie unique. Il n'existe plus de grande institution qui oriente la vie du malade comme s'il s'agissait d'une « cause finale » — ce vers quoi toute chose tend selon Aristote. Mais elle peut être remplacée, en ce qui concerne les troubles alimentaires, par une dynamique des événements corporels. Les dispositions seraient comme des flèches du temps qui détermineraient un modelage des corps : premièrement, on commence à ne pas manger ; deuxièmement, on contrôle son appétit ; troisièmement, on a de bonnes sensations ; quatrièmement, on perd la sensation de faim. C'est ce que font certaines versions classificatrices psychiatriques. Toutes les filles affectées de troubles alimentaires désirent maigrir, mais certaines y parviennent et d'autres non : les premières sont anorexiques et les autres boulimiques. J'ai moi-même tenté de donner un sens sociologique à cette hypothèse, sans me rendre compte le moins du monde du sociocentrisme qu'elle dissimule. Je comparai donc une boulimique de classe moyenne avec une anorexique dotée d'un grand capital culturel : la première réalisait mal ce que la seconde réalisait bien²⁵. Cette classification n'a pas fonctionné du tout pour le monde thérapeutique, qui a dû imaginer des anorexies où l'on vomit et des boulimies où l'on ne vomit pas, et aménager une catégorie extrêmement large de troubles alimentaires non spécifiés. Dans mon échantillon, je ne voyais aucun principe permettant d'ordonner les données à partir de cette hypothèse. Vomir ou ne pas vomir dépend de facteurs corporels, de cultures apprises, d'idiosyncrasies somatiques et aussi d'un apprentissage : d'ailleurs, de nombreuses personnes qui se signalaient comme anorexiques pures ont aussi recours au vomissement²⁶. Les pratiques de restriction constituent un *continuum* déviant : seul un élitisme de classe imagine qu'il y en a qui veulent et ne peuvent pas (les grosses, pauvres et boulimiques) et d'autres qui veulent et peuvent (les riches, autocontrôlées et minces). Ainsi, le monde intellectuel se contente de reproduire les visions les plus sociocentriques des professionnels : celles des moins informés d'entre eux.

Le problème de la temporalité et des carrières n'est pas seulement celui de la fin, mais aussi celui du commencement : quand sont apparues les dispositions ? Quelles en sont les composantes ? Celles d'une jeune fille qui se sont concrétisées par un amaigrissement, quand ont-elles commencé ? Avec sa pente religieuse de recherche de la grâce ? Avec les premiers régimes qu'elle suivait avec ses amies de l'école ? Quand elle alla à la montagne avec ses amis et vit comment vivaient les riches et qu'ils étaient

²⁴ Francisco Vázquez, *Tras la autoestima. Variaciones del yo en la modernidad tardía*, Donostia-San Sebastián, Gakoa, 2005, p. 187.

²⁵ José Luis Moreno Pestaña, « Jenarquías corporales, discursos científicos y posición social en los trastornos del comportamiento alimentario. Un acercamiento sociológico », in Natividad Corral (dir.), *Nadie sabe lo que puede un cuerpo*, Madrid Talasa, 2005, p. 121-145.

²⁶ Muriel Darmon, *Devenir anorexique. Une approche sociologique*, op. cit., p. 201.

tous minces ? Quand elle a commencé à faire du théâtre ? Quand ont fini celles d'une autre ? Leur changement d'intensité les a-t-il fait disparaître bien que « quelque chose » continuait à se produire ? Les dispositions d'une troisième envers l'excellence corporelle procédaient-elles de la mobilité descendante de son père et de sa soif de revanche ?

Que signifiait avoir une disposition ? Quand commençait-elle ? Ce n'est pas facile à déterminer. Comme le signale Aristote, les êtres humains peuvent être prédisposés à agir par leur nature : les pierres vont vers le bas et les êtres humains sont équipés de certaines facultés (faculté de voir, d'engendrer) dont le développement, la maturation et la perte sont soumis à la routine d'un cycle naturel. Ces qualités procèdent de notre équipement naturel et le stagirite ne leur réserve pas le nom d'*hexis*, de disposition. Il ne l'utilise pas davantage pour désigner ces capacités passagères, les *diatheseis*, qui ne laissent aucune trace permanente dans notre caractère et qui résultent de l'influence que produisent nos rencontres fortuites avec les événements. Pour que reste une trace, nous devons être capables de faire sans difficulté ce que nous avons déjà fait : l'*hexis* (*habitus* en latin), transforme les actions en dispositions permanentes de l'organisme. Dans l'économie théorique d'Aristote, l'*hexis* rencontre, à une de ses extrémités, la nature et, à l'autre, les impressions et influences fugaces²⁷.

Dans son bilan du problème philosophique des dispositions, Emmanuel Bourdieu²⁸ a livré d'importantes réflexions. La première, c'est qu'il est difficile de définir quand se déclenche une disposition et ce pour une raison très simple : aucun contexte humain ne peut être entièrement défini, vu que nous ne pouvons pas l'isoler expérimentalement — et quand nous le faisons, nous altérons son activité de manière incontrôlée. Ce n'est donc que de manière très générale que nous pouvons définir le déclenchement d'une disposition. Charles S. Peirce explique cette situation de la manière suivante : les lois de la nature se sont établies, comme s'il s'agissait d'« *habitus* invétérés », après de multiples répétitions. Parmi les régularités que nous connaissons, ce sont celles qui jouissent de la plus grande stabilité. Mais ce ne sont pas les seules et il y en a d'autres, plus plastiques. Ce qui ne signifie pas qu'elles aient une texture différente : ce sont les propensions à agir toutes les fois qu'apparaissent certaines circonstances. La deuxième, c'est que les effets d'une disposition se présentent toujours d'une manière très générale : ils se montrent de diverses manières. Savoir nager, étudier ou parler sont des activités qui résistent à toute définition précise. De nouvelles figures inaperçues débordent tout cadre descriptif dans lequel on tenterait d'enfermer les occurrences de la disposition. Mon travail essaye de les définir empiriquement en décrivant l'interaction entre les cultures familiales, celles du groupe des pairs et celles des classes d'âge, en faisant particulièrement

²⁷ Solange Vergnères, *Éthique et politique chez Aristote. Physis, Ethos, Nomos*, Presses Universitaires de France, 1995, p. 75.

²⁸ Emmanuel Bourdieu, *Savoir faire. Contribution à une théorie dispositionnelle de l'action*, Le Seuil, 1998, p. 129-136.

attention aux dimensions de genre dans ces cultures, mais aussi aux ressources économiques et culturelles. De cette manière, je cherche à entrevoir quelles activités corporelles s'avèrent légitimes en tout point et lesquelles ne le sont pas, quelles forces les sujets peuvent opposer à ces légitimités, quels bénéfices et quels coûts cela entraîne.

Ce n'est qu'après cette description qu'il devient possible de savoir ce qui commence et de disposer de quelques principes pour identifier ce qui se termine ou se transforme jusqu'à se rendre méconnaissable. Je peux ensuite établir des différences : entre des tensions corporelles intégrées dans un contexte et d'autres qui le subvertissent, entre des formes d'engagement corporel légitimes et illégitimes. Je peux aussi identifier le moment où un certain type de dispositions commence à languir, où les principes de tension s'apaisent et où les formes de l'autocontrôle corporel se mettent en place.

Cultures corporelles

Une autre question intéressante pour mon travail et que souligne Emmanuel Bourdieu : une disposition ne saurait être décrite selon des modèles stables de causalité. Les dispositions ne dérivent pas nécessairement de certaines conditions antécédentes. Étant données certaines conditions, il y a une probabilité plus ou moins grande que se déclenche un certain type d'événement. En somme, aux dispositions peut s'appliquer tout au plus ce que Carl Gustav Hempel²⁹ appelait une « explication statistique », différente de la nécessité absolue qu'articule l'explication nomologico-déductive³⁰. Mais Hempel considérait que l'explication statistique pouvait se transformer en explication nomologico-déductive si nous connaissions l'ensemble des circonstances qui agissent dans un événement. Une fois que nous disposerions d'une « évidence totale » (concept emprunté à Rudolf Carnap) il serait démontré que le hasard n'existe pas, que celui-ci n'est, pour reprendre le *dictum* spinozien, que l'asile de l'ignorance. On pourrait donc décrire les dispositions comme des lois naturelles si l'on contrôlait l'ensemble des variables qui les conditionnent. L'explication statistique, comme je l'ai déjà signalé, n'est pas mon schéma d'analyse : il partage avec elle la croyance en la probabilité (il ne pourrait en être autrement) mais il la rejette pour l'objet qui m'occupe, en raison de l'aplatissement synchronique des processus temporels qu'elle induit.

Ce type d'hypothèse ne dit rien ni pour ni contre une théorie des dispositions corporelles. En réalité, on pourrait l'endosser et ensuite se débarrasser d'une des inquiétudes épistémiques qu'il suscite en signalant qu'une telle tâche, visant à rassembler l'ensemble des co-occurrences qui

²⁹ Carl Gustav Hempel, *Filosofía de la ciencia natural*, Madrid, Alianza, 1993, p. 91-106.

³⁰ Harold I. Brown, *La nueva filosofía de la ciencia*, Barcelona, Tecnos, 1983, p. 168-180.

envahissent toute situation non expérimentale et de les transformer en une description parfaite susceptible de comparaison avec d'autres du même type, reste hors des limites de l'entendement humain. Cependant, il est plus judicieux de noter que la réalité sociale n'a pas une texture ontologique biunivoque (une cause déterminée produirait toujours un effet déterminé et *vice versa*) même si elle ne se disperse pas non plus en un système chaotique³¹. Elle est en quelque sorte à mi-chemin entre les régularités stables et le pur advenir imprévisible. En tant que partie de la réalité sociale, les dispositions décrivent des comportements possibles à partir de certaines conditions données.

C'est un vieux problème de la recherche sociale. Les « tous » concrets ne se laissent pas réduire à une liste exclusive de traits. Le travail scientifique ne suffit pas à les reconstruire. Celui-ci restitue les composantes d'une situation mais il est nécessaire, comme le disait le philosophe espagnol Manuel Sacristán, de « les ordonner en une totalité concrète qui évoque le concret réel (historique) que l'on est en train d'étudier »³². Il n'y a pas de méthode standardisée pour une « analyse concrète de la réalité concrète », même s'il y a une règle pour le faire : se baser pour le reconstruire sur des données obtenues par la voie du protocole empirique et exposées par la voie d'une argumentation. L'argumentation de Jean-Claude Passeron³³ est la même à propos d'autres problèmes philosophiques. Les sciences historiques contiennent des concepts qui sont des mixtes logiques, à deux âmes, l'une attachée au concret (à des coordonnées d'espace et de temps absolument véridiques) et l'autre qui s'accouple avec d'autres situations dont le concept résume un trait commun. Il n'y aura jamais deux déviations identiques dans le monde historique, mais elles se ressemblent selon certaines perspectives. Le travail du scientifique consiste à dire en quoi elles se ressemblent et en quoi elles ne se ressemblent pas, en quoi elles sont un exemple de chose inconditionnellement singulière et en quoi elles font partie d'un champ sémantique commun, qui sert, comme le précise Passeron, à décrire deux conjonctures sociales apparentées par l'un ou l'autre aspect.

Les troubles alimentaires que j'ai étudiés contiennent des traits spécifiques de leur contexte. Pour analyser le contexte culturel et social, j'ai eu recours à une des plus importantes descriptions de la culture de classe, basée, comme le dit Erik Olin Wright³⁴, sur l'expérience vécue des individus. Il faudrait ajouter : en prenant en compte beaucoup plus de dimensions que les seules positions occupées dans les rapports de production. Cette tradition commence avec Pierre Bourdieu et continue avec les critiques et les

³¹ Jesús Ibáñez, *El regreso del sujeto. La investigación social de segundo orden*, Madrid, Siglo XXI, 1994, p. 35-38.

³² Manuel Sacristán, *M.A.R.X. Máximas, aforismos y reflexiones con algunas variables libres*, Barcelona, FIM-El Viejo Topo, 2003, p. 248-249.

³³ Jean-Claude Passeron, *Le raisonnement sociologique*, *op. cit.*, p. 103-105.

³⁴ Erik Olin Wright, « Reflexionando, una vez más, sobre el concepto de estructura de clases », in Julio Carabaña, Andrés de Francisco (dir.), *Teorías contemporáneas sobre las clases sociales*, Madrid, Siglo XXI, 1994, p. 47.

réflexions que son œuvre a suscitées, et qui en France passent par des polémiques (de Jean-Claude Passeron et Claude Grignon à Bernard Lahire) qui divisent le champ. Je les considère comme importantes du point de vue intellectuel, mais je ne considère pas que chacune de ces polémiques divise radicalement les positions sociologiques. Bien qu'il soit fort discutable que la position de Kuhn³⁵ puisse s'appliquer aux sciences sociales, il faudrait y recourir pour rappeler que la concentration sur un paradigme commun permet de voir les anomalies. Les socialisations intellectuelles, qui permettent aux sujets d'acquérir des *habitus* pratiques de recherche, produisent aussi les enfers des loyautés et des exclusions. Ces dernières alimentent les nouveaux paradigmes, mais aussi les tendances à proclamer des nouveautés et des différences de manière frivole. De toute façon, le lecteur de certains travaux n'est pas condamné à recueillir passivement des principes institutionnels de division qui sont pour lui injustifiables d'un point de vue intellectuel. Pour le reste, même entre paradigmes distincts (s'ils le sont), il faut agir, comme le recommande Kuhn lui-même³⁶, selon une attitude herméneutique et non de traduction. Si l'on traduit directement d'une langue à une autre, un galimatias incompréhensible en surgit et on a la sensation que la langue traduite est pire que la langue de réception. Interpréter exige que l'on pense un système de termes et d'exemples empiriques en cherchant des homologues dans son cadre propre. C'est seulement alors que peuvent surgir le sens et la communication.

Cette tradition est le référent de mon argumentation, mais ce n'est pas un principe déductif à partir duquel catégoriser les sujets. Si quelqu'un souhaite rencontrer en Andalousie, où j'ai effectué la plus grande partie de mon travail de terrain, les classes moyennes de *La distinction* (ou de *La culture des individus*) ou les paysans décrits par Claude et Christiane Grignon, je lui souhaite bonne chance. Ils ne s'y trouvent pas tels quels, même si certains traits des groupes sociaux que j'analyse ressemblent à ceux qui se détachaient dans la formation sociale décrite par divers travaux issus de cette tradition. Pour le reste, une telle manière d'utiliser les concepts sociologiques, comme de simples exemples d'une théorie, pour lesquels il faut toujours supposer une clause *ceteris paribus* qui ne se vérifie jamais empiriquement, comme l'indique Passeron³⁷, transforme les opérateurs conceptuels, condamnés à être comparés avec des données et avec leurs contextes de production, toujours différents, en simples points d'appui rhétoriques auxquels s'attache un discours.

Le problème des contingences de carrière nous a conduit à divers problèmes philosophiques et sociologiques de l'argumentation autour de la maladie mentale : ce qu'inclut une conjoncture, quel rôle donner à l'existence

³⁵ Thomas S. Kuhn, *La estructura de las revoluciones científicas*, Madrid, FCE, 1981, p. 111.

³⁶ Thomas S. Kuhn, ¿ *Qué son las revoluciones científicas* ?, Barcelona, Altaya, 1994, p. 99-100.

³⁷ Jean-Claude Passeron, *Le raisonnement sociologique*, op. cit., p. 99.

du hasard dans l'activité scientifique, ce que signifie expliquer une conjoncture, la faire passer d'une situation inintelligible à une narration qui permette de comprendre son sens, comment ordonner cette narration, quel rôle joue la téléologie dans une narration, comment utiliser les concepts scientifiques, en quoi ils peuvent nous aider à opérer sur des réalités particulières et en quoi ils peuvent relier ces réalités à un champ sémantique d'ensemble. À chacun de ces moments, le triomphe de la recherche consiste en ceci : ne pas anéantir le particulier dans un modèle d'ensemble, ne pas s'extasier non plus devant le particulier et l'utiliser comme mode de discussion avec d'autres fusions d'empirie et de théorie.

En ce qui concerne la maladie mentale, cette stratégie me semble être une vraie protection contre l'asile de l'ignorance. L'ignorance d'une biomédecine fermée sur des prototypes biologistes (défendus par les firmes pharmaceutiques) et l'ignorance d'une pseudoscience postmoderne qui, comme l'expliquent Passeron et Revel, transforment les problèmes des sciences humaines en un « alibi épistémologique sans limites »³⁸, et ainsi ne contribuent pas seulement à son discrédit scientifique mais aussi à son inanité morale.

³⁸ Jean-Claude Passeron et Jacques Revel, *Penser par cas. Raisonner à partir de singularités*, *op. cit.*, p. 33.

